

Bogota

Santiago Gamboa

© l'arbre qui marche 2025

ISBN : 978-99987-770-5-7

Retrouvez-nous sur arbrequimarche.fr

Suivez-nous sur [@larbrequimarche_editions](https://twitter.com/larbrequimarche_editions)

Contactez-nous via contact@arbrequimarche.fr

Couverture : vue de Bogota depuis le sanctuaire de Monserrate

Illustration : Sébastien Jenger – Primo&Primo

Bogota

Santiago Gamboa

Traduit de l'espagnol
par Guillaume Contré

L'arbre qui
•••••marche



En guise de prologue...

Puisqu'elle est ma première ville – j'ai vécu dans beaucoup d'autres –, Bogota a toujours été une référence : le modèle de ce qu'une métropole offre ou devrait offrir, de ce qui rend une ville agréable ou éprouvante, sombre ou lumineuse, de ce qui pour moi est calme ou dangereux. Bogota est l'endroit où j'ai appris la vie urbaine. C'est pourquoi, à chaque fois que j'arrive dans une nouvelle ville, je la compare à Bogota, même si d'autres se sont ajoutées en chemin, car vivre c'est aussi accumuler des lieux – villes, rues et places, bars ou théâtres. La ville idéale et absolue, *ma* ville, serait semblable à un costume d'Arlequin composé de fragments de bien d'autres, mais dont le centre serait cette première et unique ville, le lieu essentiel où j'ai passé mon enfance et mon adolescence.

La Bogota de ma jeunesse était très différente de celle d'aujourd'hui et, si ce n'est sa forme rectangulaire vue du ciel, je peux dire qu'il n'en reste pas grand-chose. Les vagues migratoires se sont succédé, la population a doublé, elle est devenue un être un peu fou qui n'en finit pas de se métamorphoser. À 15 ans, je vivais

dans un quartier nommé Bella Suiza, dans le district d'Usaquén. La ville n'était pas aussi dense et dans les environs il y avait d'énormes friches inhabitées où nous allions avec mes amis jouer au cerf-volant ou chasser les rats avec des fusils à air comprimé. Lorsqu'il m'arrive d'y passer, les terrains vagues ont fait place à de grands immeubles, je me rappelle les vieilles affiches de corridas ou de propagande électorale décolorées par la pluie sur des murs de brique, et la nostalgie m'envahit.

Quand j'ai quitté Bogota, la ville était petite et provinciale. La carrera 15 était à double sens, de même que la 11 et, Dieu tout-puissant, la 13 ! Lorsque la

☛ **Quand j'ai quitté Bogota, la ville était petite et provinciale** ☚

127 passait sous l'autoroute Nord, elle le faisait dans ce qu'on appelait le « Pont souterrain », un oxymore urbain difficile à concevoir qui

semble être le titre d'une œuvre d'Escher. L'avenue Caracas avait une double voie avec un terre-plein central, elle était bruyante et bordée de bâtiments noircis par le smog. C'était une ville moins moderne et cosmopolite, où le trafic n'était pas encore un problème. Mes parents avaient le temps de venir déjeuner à la maison depuis l'Université nationale – du côté occidental de la ville, sur la route de l'aéroport –, et ils pouvaient même se permettre une petite sieste avant de repartir donner leurs cours de l'après-midi.

À cette époque-là, nous, les jeunes des quartiers nord, nous n'allions presque jamais dans le centre et encore moins dans le sud de la ville, que nous craignons comme les bouches de l'enfer. La ville était

un archipel de zones interdites pour des raisons économiques et, disait-on, de sécurité. Les zones aisées, en revanche, aspiraient à un certain cosmopolitisme. À la modernité. En quoi consistait cette modernité ? Le modèle était la culture étatsunienne, bien entendu, et les centres commerciaux en étaient l'exemple. Ils n'en étaient alors qu'à leurs balbutiements, avec l'inauguration de l'Unicentro, près de chez moi. Le centre commercial Andino n'existait pas encore tandis que le Centro 93, aujourd'hui en plein dépérissement, faisait fureur. L'actuel parc de la rue 93 n'était qu'un pré au milieu des maisons de maître du quartier du Chicó où somnolaient les gardiens. Chapinero était une zone de classe moyenne, aux grandes bâtisses à deux niveaux avec des cours intérieures.

Lors de mes premiers voyages de retour, les changements qui m'ont le plus frappé concernaient les cinémas qui, pendant mon adolescence, avaient été mes temples. Ils ont presque tous disparu. Le Comedia, où j'ai vu *Autant en emporte le vent* et *Le Livre de la jungle*. L'Almirante, où l'on pouvait fumer et qui projetait de très bons films (je me souviens de *Equus* ou de *Jamais je ne t'ai promis un jardin de roses*). Ou le San Carlos, avec ses cycles Polanski et Bergman, et le Trevi, où j'ai vu *Le Dernier Tango à Paris*. Ils se sont dégradés, et je les ai vus lors de mes voyages successifs traverser toutes les étapes de la déchéance : de cinéma commercial à ciné-club, en alternance avec une nouvelle mode venue d'Argentine, le café-concert, une sorte de théâtre comique avec de la musique. Ensuite sont arrivées les offres de deux séances pour le prix

d'une, puis on est passé au cinéma porno. Ilona Staller débarquant sur l'altiplano de Bogota ! La dernière étape, pour ces cinémas, fut de devenir le siège d'une église évangélique ou un magasin de téléphonie mobile.

Bogota n'a pas une tradition de ville touristique, mais il n'est pas rare aujourd'hui d'y voir des étrangers déambuler dans ses rues, ils prennent des photos dans le quartier de La Candelaria, ils visitent les musées ou demandent la direction de Chía pour aller au fameux restaurant-discothèque Andrés, carne de res. Rien à voir avec la ville plutôt triste des années 1980, pour ne rien dire de la Bogota plus ancienne des tramways et des gens en gabardine et chapeaux, sur laquelle, comme l'a écrit García Márquez, « tombait une pluie incessante depuis le xvi^e siècle ». Le regard qu'ont porté les étrangers sur ma ville m'intéresse, mais il n'y a pas grand-chose à se mettre sous la dent. Dans son beau livre *Istanbul*, Orhan Pamuk écrit que ce qui plaît en général au visiteur, c'est l'exotisme, ce qu'il n'identifie pas comme relevant de la « culture occidentale » et qui, en revanche, s'ajuste à l'image préalable et stéréotypée qu'il se faisait des lieux : le danseur de flamenco et le torero en Espagne, le derviche tourneur et le harem à Istanbul. Mais moi, je me demande : quelle image stéréotypée l'étranger qui débarque à Bogota apporte-t-il avec lui ? La ville est peu connue et les voyageurs célèbres y ont été rares. Dans ce livre, j'en mentionnerai quelques-uns. Et je me dois d'ajouter que les stéréotypes sur la Colombie, au-delà de la littérature de García Márquez, de l'œuvre picturale de Fernando Botero, de la

musique de Shakira et des exploits occasionnels de l'un ou l'autre footballeur, sont le plus souvent négatifs : le trafic de drogue, la violence, la guérilla, l'enlèvement d'Ingrid Betancourt, la légende de Pablo Escobar – qui n'est pas de Bogota mais de Medellin, de loin on ne perçoit pas la différence –, c'est pourquoi le Colombien est toujours nerveux face à l'opinion des visiteurs et remercie presque ceux qui font l'effort de venir dans le pays.

Que peut-on reprocher à Bogota lorsqu'on y est né ? On peut en critiquer ses nombreux et brusques changements qui nous font sentir de plus en plus vieux. Sa soif de démolition et de construction en fait une ville sans mémoire. À Paris, on peut encore visiter les cafés où allait Baudelaire et les Champs-Élysées sont toujours la même avenue à double sens des romans de Balzac. À Madrid, sur le Paseo de Recoletos se trouve toujours le café Gijón où Valle Inclán buvait du vin rouge. Et ne parlons même pas de Rome. Ceux qui naissent dans ces villes sont éternellement jeunes : les villes vieillissent pour eux. Nous, en revanche, nous sommes des vieillards égarés dans les évocations et les souvenirs d'une Bogota qui n'existe que dans notre mémoire et, de plus en plus, dans notre imagination.

☛ **Le Colombien est toujours nerveux face à l'opinion des visiteurs et remercie presque ceux qui font l'effort de venir dans le pays** ☛



La métamorphose d'une ville

Bogota, ce nom étrange. Ma ville de naissance. Le premier univers que j'ai eu devant les yeux. À l'époque, c'était une commune plutôt sombre et repliée sur elle-même de moins de deux millions d'habitants. J'y suis arrivé en 1965, l'avant-dernier jour de l'année. C'était un jeudi, selon ce que me dit un vieux calendrier. En réalité, c'était il n'y a pas si longtemps, mais on dirait que des siècles se sont écoulés...

C'était un monde opaque, en noir et blanc.

Mon grand-père paternel avait une Studebaker et le maternel une Buick. Mes parents une vieille jeep Nissan et il a fallu attendre le milieu des années 1970 pour qu'ils puissent acheter, à crédit, la première camionnette Renault 12 assemblée dans le pays. La télévision n'offrait que trois modestes chaînes qui étaient comme des fenêtres ouvertes sur la vie des autres pays. J'étais fan des vieilles séries nord-américaines de détectives, je veux parler de *Kojak*, de *L'Inspecteur Columbo* ou de *Les Rues de San Francisco*. Ce n'était pas seulement l'intrigue qui me plaisait, mais aussi

les villes où se déroulaient ces histoires. Elles étaient modernes, vitales, sauvagement attirantes. Nous, à Bogota, étions loin de tout et ne pesions pas beaucoup dans le monde. Nous recevions des nouvelles tardives de l'Europe, des États-Unis et un peu du reste de l'Amérique latine, surtout du Mexique, du Brésil et de l'Argentine, les pays les plus prestigieux. L'Afrique et l'Asie étaient des régions imaginaires, presque inexistantes hors des romans de Salgari ou de Jules Verne. Lorsqu'une mode nous parvenait enfin, le plus souvent elle était déjà obsolète dans son lieu d'origine. Nous étions éloignés dans la géographie et dans l'histoire, dans le passé et dans le présent, et notre futur était une énigme.

Telle était l'atmosphère de mon enfance dans la Bogota de la fin des années 1960. Les habitants de la ville souffraient d'un grand complexe d'infériorité. L'expression « de l'extérieur » était synonyme de « supérieur » car personne ne doutait que se trouver hors de Colombie était toujours, et dans tous les cas, bénéfique. Les gens importants avaient vécu dans d'autres pays ou voyageaient régulièrement « à l'étranger », ce lieu mythique qui concentrait tous les désirs.

C'est pourquoi mon enfance a été silencieuse.

Je vivais dans un lieu d'où tout le monde voulait partir.

Cinq itinéraires.....139

Quelques chiffres pour illustrer 153

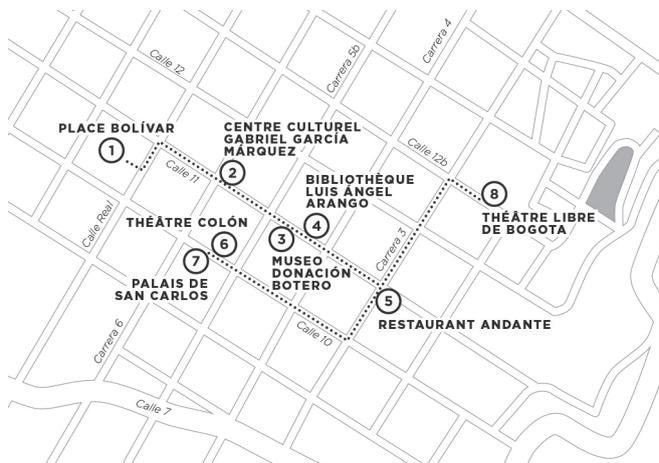
Pour continuer le voyage156



Cinq itinéraires

Scannez le QR code à la fin de chaque itinéraire pour afficher la carte complète sur votre téléphone.

1• La Candelaria



Cet itinéraire commence par la place Bolívar, le vrai cœur de l'agglomération. Sur ses quatre côtés, on découvre les principaux lieux de pouvoir du pays

et de la ville : au sud, le Congrès et derrière lui la résidence présidentielle ; à l'ouest, la mairie ; au nord, le palais de justice, et à l'est, la cathédrale de Bogota. La figure tutélaire de la colline de Monserrate et les lourds nuages de l'altiplano dominant le tout.

Il faut ensuite prendre la rue 11 vers l'est et s'enfoncer dans le quartier de **La Candelaria**. On trouve dans cette rue de nombreux symboles du pays : le **centre culturel Gabriel García Márquez**, un bâtiment conçu par l'architecte Rogelio Salmona, où est installée la branche colombienne de la maison d'édition mexicaine Fondo de Cultura Económica, et où se tiennent conférences et présentations de livres. Un peu plus loin, on rejoint le **Museo Donación Botero**, une des meilleures collections d'art d'Amérique latine, qui forme avec le Museo de Arte et le Museo Casa de la Moneda une placette dédiée à l'art et à la culture. En poursuivant notre chemin sur la rue 11, on arrive devant la **bibliothèque Luis Ángel Arango**, qui fait également office de galerie d'art, dont l'entrée est ornée d'une étincelante peinture murale de l'artiste Alejandro Obregón.

À l'heure du déjeuner, on trouvera de nombreux restaurants qui proposent des plats typiques de Bogota comme l'*ajiaco* (une soupe faite avec trois variétés de pommes de terre, de la crème de lait, du poulet et une herbe de la savane nommée *guasca*) ou le fameux *sancocho*, une sorte de pot-au-feu local que j'ai l'habitude de manger le vendredi dans le meilleur restaurant de la rue, **Andante**, situé à l'intersection avec le Troisième boulevard.

En poursuivant notre promenade sur une centaine de mètres vers le sud, on tombera sur le théâtre Colón, à l'angle de la rue 10 et de la carrera 5, en face duquel se trouve le palais de San Carlos où siège le ministère des Affaires étrangères. Un peu plus au nord, on ira prendre un café au **théâtre libre de Bogota**, à l'angle de la rue 12b et de la carrera 2, avant d'assister à une représentation d'une des meilleures troupes d'Amérique latine.

Mais ce qui compte avant tout dans cette balade, c'est l'esprit de ce vieux quartier qui remonte à la fondation de la ville : ses grandes demeures coloniales, ses petits parcs, ses rues pavées et leurs étonnants noms d'époque (calle del Pecado Mortal, del Divorcio, de las Brujas : « rues du Péché Mortel, du Divorce, des Sorcières »). Sans oublier les nombreux artisans et artistes qui contribuent à son atmosphère particulière.

